

A propos de 'Chers collègues inconnus' Editions EPEL (2019), de Patricia Janody.

Chers collègues pas tous inconnus.

Par Pierre BOISMENU

Chers collègues pas tous inconnus, nous recevons l'auteure d'un livre dont le propos d'abord est de raconter comment la dite auteure n'a pas consenti à ce que son livre soit présenté ou commenté, par elle ou devant elle, à l'auditoire de ses présumés lecteurs.

Et comment elle arrive avec eux à lui substituer une rencontre d'une toute autre facture générant un « nous » certes précaire et problématique mais qui aura rompu avec le présentoir ritualisé d'un livre, tel que celui/celle qui l'a signé après coup, étant mis en présence (même par zoom), est censé répondre **aux** questions de ses lecteurs en répondant **de** ses intentions et des procédures qui l'auraient engendré.

Et qui par là, en son nom d'« auteur » tel que justifié par l'étymologie, est amené à soutenir la fiction d'en avoir été l'origine, sa « présence réelle » nous en faisant alors « révélation » - Alléluia ! J'ai rencontré le Livre en Personne ! - quitte à me dispenser de lire.

A l'encontre, et en retour du « choc » que le renvoi de ce mot d'auteure a provoqué en elle, le geste singulier de Patricia Janody aura été d'en retourner à ses hôtes, le *heurt*, en lui *ôtant* son prétendu « *aut* », a-u-t, « auto », et de s'en faire plutôt, disons pour jouer un peu, l'*ôteur* (o accent circonflexe, t).

Or notre dispositif d'aujourd'hui, a priori tout à fait classique, paraît dès lors bien mal engagé pour rendre compte de cette aventure hors normes, à savoir un colloque suffisamment déconstruit pour que s'entre-ouvre un espace-temps clinique entre cliniciens... Et en particulier, un discutant, pour autant qu'il est censé parler du livre et comme il convient de le faire valoir, semble d'emblée avoir tout faux. Il ne me reste donc qu'à me taire...

Logiquement du moins je le devrais. Mais ne serait-ce pas réduire cette expérience d'écriture, cette longue lettre faisant écho de ce qui aura eu lieu en ce « cher pays inconnu » (la Colombie peut-être je crois savoir?), la réduire à un simple exercice rhétorique, quelque chose comme un jeu de rôles, ou comme l'évoque Patricia elle-même (p16) une « **coquetterie de style** »?

Une lecture réduite au coup d'œil pourrait s'en tenir là, quitte à s'en agacer.

De fait, si le livre se présente d'abord comme un récit qui délibérément n'emprunte pas la voie théorisante du concept et peut ce faisant sembler manquer à la gravité requise entre « vrais professionnels », il y a un deuxième livre dans le livre qui s'entrelace au récit, un fil d'écriture qui fait entendre ce que Patricia nomme la « *voix de l'écrit* » (avec un x), et qui se manifeste d'abord rythmiquement par des coupes ou effilochages dans le tissu narratif, càd

une *punctuation* évidant la jouissance attendue d'un filage programmé, cernant les trouées hors dits de ce qui échappe à la saisie, de ce qui résiste à se faire mot pour le dire.

Et bien, **c'est par là précisément, je crois, que se joue la clinique en acte, qui est, mon sens, tout l'enjeu de cette tentative.** S'il n'y a pas ici de signifiant prétendant au concept, pas même ou si peu vers la fin celui de « psychanalyse », il y a l'insistance du terme de *clinique/cliniciens*, non pour définir une catégorie d'êtres particuliers qui s'identifieraient d'un trait - les « chers collègues » à qui on s'adresse sont d'emblée des « inconnus » puis s'avèrent bien vite incernables dans l'espace et instables dans le temps - mais pour **mettre en jeu sur le praticable même du supposé colloque la pratique dont ils se réclament**, en tentant de court-circuiter les codes et les rites qui usuellement préservent de s'y frotter.

Mais quelle clinique ? Clinique de quoi ?

Clinique des cliniciens d'abord qui se trouvent là assemblés, clinique qui interroge ce que nous, en colloque, en séminaire ou en groupe de travail, bref en cercle plus ou moins freudien, nous faisons là *ensemble* : qu'est-ce qui se noue et dénoue entre nous qui prétendons rendre compte et même raison de la clinique d'un clinicien à l'autre ?

Et puis, s'y emboîtant nécessairement comme en abyme, il y a la **clinique que chacun des dits cliniciens** pratique au jour le jour avec ceux qu'il rencontre, ceux non pas « *que nous accompagnons* » mais comme Patricia Janody en renverse la syntaxe, ceux « *qui nous accompagnent* » ; ceux dont elle-même témoigne pour son compte, ces « chers patients inconnus », si près si loin, du Congo ou du Rwanda, comme de Mauritanie dans cet autre livre, *Zone frère*.

Zone frère... **clinique alors aussi bien du dit clinicien lui-même** en son for intérieur, tel que tenu en brèche à son point de folie, de folie-frère ...

Cette image de l'emboîtement de ces cliniques que je viens d'employer est d'ailleurs trompeuse, de supposer des niveaux ou des strates où s'enfoncer : ce sont plutôt des mouvements de surface qui s'entre-répondent ou des heurts qui s'entrechoquent au gré de ce qui se passe dans ces zones incertaines **entre cliniciens-frères** qui ne sauraient être confrères, **entre ces frères inconnus** que sont clinicien et patient, « compagnons qui ne s'accompagnent pas » comme dirait M.Blanchot, **et entre le clinicien et son intime, son intime frère**, son point de folie insaisissable.

Alors, qu'est-ce qui fait nœud, nouage autant que nuage *entre* nous, au lieu-dit de la clinique ?

La réponse du livre est ici claire comme un éclat de silex sidérant le premier homme à le tailler : **le nœud de la clinique, c'est le trauma**, c'est ce qui s'indique de ce mot de langue courante et qu'il ne faut pas se hâter d'objectiver pour faire science. Non pas simplement entendre une *clinique du trauma, du nœud du trauma* qui en ferait l'objet spécifique d'une certaine clinique, mais entendre plus fondamentalement **le trauma comme nœud de la clinique en tant que telle**, ce qui constitue le sens clinique même (sens qui n'est pas de signification mais d'appréhension) sens clinique qui suppose **l'attention certes à ce qui se dit**,

mais attention mise à l'épreuve, mise à l'épreuve de ce qui insiste à se réveiller mais ne consiste qu'à ne pas se dire voire parfois à ne pas même s'éprouver... Sauf... sauf peut-être, le bon/heurt d'un point *de rebroussement* comme le livre en indique assez énigmatiquement à la fin l'incalculable événement. Je laisse à la discussion d'en poursuivre l'écriture, sinon la théorisation.

Ecriture...

Pour terminer, j'emprunterai rapidement un autre chemin de traverse.

Quand je lis un livre, j'ai presque toujours à la main un crayon, qui de loin en loin fait trace du pas à pas dans l'avancée du texte, en cerne les énoncés saillants comme autant de petits cailloux blancs semant chemin, pour en faire repère, y retourner parfois. En lisant Patricia Janody, j'ai fait l'expérience singulière de la main restant en l'air, crayon tombé, cette main vaguant alors au gré du vol de la lettre. Vol pas de ligne, pas un vol droit d'avion ni même aléatoire d'oiseau, pas besoin d'ailes, un vol de soi, comme dans certains rêves, un envol de soi. On n'y marche pas pied à pied, dans ces textes-là qui ne se tiennent que de leur pure mouvance au dessus d'un sol sans cesse se dérochant - trouées de mémoire, failles de raison... Comme si les énoncés ne pouvaient être isolés, circonscrits, toujours bousculés par le mouvement qui les enroule tout en les rompant ... comme si les énoncés, les dits, comptaient moins que le dire, un *dire blanc* - « Vous parlez le silencieux » m'a dit un jour un analysant – dire blanc qui met en acte la clinique du déplacement. *Clinique du déplacement*, c'est le sous-titre de *Zone frère*.

Bon ! En fait, cette histoire de crayon, c'est presque vrai. Vrai de la première lecture, à la parution, vrai de la deuxième lecture il y a quelques mois. Pas vrai de la troisième, il y a quelques jours : la manie – c'est le mot- du crayon à la main m'est alors revenue. Car il y avait bien des petits cailloux, voire de petites pierres précieuses, semés sur ce chemin sans en avoir l'air, dont on n'aperçoit la brillance qu'à retourner sur ses pas. **Des pages éparses qui au passage font trace en langue courante d'aperçus faisant effet de vérité, non au sens de faire savoir mais de soudain porter à l'éveil.** Ces petits cailloux à penser peuvent se dénommer par exemple « trauma », comme on l'a déjà repéré, ou « nous », ce collectif improbable, ou « auteur », bien sûr, mais aussi « traduction » et d'autres que vous aurez pu noter... Mais surtout peut-être « écriture », dont la fin du livre en particulier rencontre le tour de quasi folie qu'il y a à s'en remettre à elle.

Je vous passe la parole... et le silence.